

Ce livre est composé avec le caractère typographique **LUCIOLE** conçu spécifiquement pour les personnes malvoyantes par le Centre Technique Régional pour la Déficience visuelle et le studio [typographies.fr](http://typographies.fr)

**ET LA JOIE  
DE VIVRE**

GISÈLE PELICOT  
AVEC JUDITH PERRIGNON

**ET LA JOIE  
DE VIVRE**



**VOIR DE PRÈS**

© 2026, Éditions Flammarion, Paris.

© 2026, Voir de Près  
pour la présente édition.

ISBN 978-2-37828-943-0

VOIR DE PRÈS

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

[www.voir-de-pres.fr](http://www.voir-de-pres.fr)

# 1

C'est toujours la veille que je dresse la table du petit-déjeuner. Je dispose les tasses, les assiettes, les couverts, les serviettes, puis le miel et les pots de confiture. C'est comme enjamber la nuit que j'ai toujours crainte, décréter l'harmonie du prochain jour. Il n'y aura plus qu'à sortir le beurre, enclencher la bouilloire, laisser monter les odeurs du café et du pain qui grille. Tout va bien se passer.

J'avais donc tout préparé ce soir-là. J'avais même sorti les vêtements de Dominique. Appelons-le Dominique. Je ne l'appelais jamais ainsi, je préférais la tendresse des diminutifs, Doumé, Mino, puis je n'ai plus su comment le

nommer. J'ai dit Monsieur. Monsieur Pelicot. À l'heure d'écrire notre histoire, je choisis de l'appeler par son prénom. J'avais prévu son pantalon en velours vert bouteille et le polo Lacoste rose que les enfants lui avaient offert. Nous devions nous présenter le lendemain matin au commissariat.

Le rendez-vous était fixé à 9 h 30. Nous avons bu notre café en écoutant les informations sur RTL. La pandémie mondiale de Covid repartait de plus belle, en cet automne 2020. Un nouveau confinement entré en vigueur. Je fixais le ciel à travers la fenêtre de la cuisine, il faisait beau, j'ai proposé une longue balade dans l'après-midi, comme un contre-ordre aux injonctions du gouvernement, et sûrement un remède à la convocation du matin. Dominique, assis en face de moi, n'a pas réagi. J'ai fait remarquer que mon frère Michel

aurait eu soixante-neuf ans aujourd'hui, puisque nous étions le 2 novembre. Il a soupiré qu'il n'aimait pas novembre, que ce n'était jamais un bon mois, allusion sans doute à toutes les factures et aux rappels d'impayés qui allaient nous tomber dessus. Mes fantômes et nos problèmes d'argent ont donc brièvement plané dans la cuisine. Mais nous vivions avec depuis toujours. Et d'une certaine manière, ils nous soudaient. Dominique est parti prendre sa douche tandis que je débarrassais la table. Au moment de quitter la maison, il a enfilé un blouson qui n'était pas du tout assorti aux vêtements que je lui avais préparés. Je le lui ai dit. Il a haussé les épaules. Nous avons pris ma voiture et roulé en direction du commissariat de Carpentras.

Deux mois auparavant, Dominique avait été surpris par un agent de sécu-

rité du Leclerc en train de filmer sous les jupes de trois femmes. Je me trouvais alors chez notre fille Caroline et son mari Pierre, en région parisienne, où je gardais mon petit-fils jusqu'à la rentrée scolaire, nous étions ensuite partis passer le week-end dans leur maison de l'île de Ré. J'étais là-bas quand Dominique m'avait appelée d'une voix fébrile que je ne lui connaissais pas. Il bafouillait qu'il avait perdu son portable, qu'il avait besoin d'un code pour activer celui qu'il venait d'acheter, et ce code, il l'avait fait envoyer à mon numéro. Je le lui avais donné, mais tout semblait subitement en désordre chez cet homme d'ordinaire si méthodique et organisé. Lorsqu'il était venu me chercher à la gare à mon retour, je l'avais trouvé amaigri. Une fois à la maison, il avait fondu en larmes. Il disait qu'il ne voulait pas me perdre. J'avais immédiatement revu Papa à la

mort de Maman. L'homme qui pleure, dans ma tête, c'est mon père secoué de sanglots, et moi tout près de lui, incapable de le consoler. Et j'avais craint en voyant pleurer Dominique qu'il ne soit malade, que son cancer ne soit revenu pour l'emporter.

Alors, quand il avait fini par m'avouer qu'il avait perdu la tête une semaine plus tôt au Leclerc de Carpentras, qu'il avait filmé sous les jupes de trois femmes, et atterri au commissariat, où il s'était vu confisquer téléphone et ordinateur, j'étais affligée mais presque soulagée. C'était terrible d'imaginer mon mari poursuivre ces femmes, insupportable de me le représenter en agresseur, mais pas si irréversible sur l'échelle de mes craintes où tout drame se mesure à l'aune de la mort. Ce jour-là, je lui avais donc dit que cette histoire resterait entre nous, que j'acceptais de

ne pas en parler aux enfants, qui en seraient meurtris, que je ne le lâcherais pas, mais qu'il devait absolument présenter ses excuses aux femmes qu'il avait filmées, consulter un psy et qu'il n'y aurait pas de prochaine fois, sinon je partirais. Je te promets, m'avait-il assuré, ça n'arrivera plus. Je ne pourrais bien sûr oublier, ni effacer ce qu'il avait fait, c'était une alerte, mais une alerte de quoi ? Je n'en savais rien. Je voulais que la vie reprenne, malgré tout, dans notre petite maison jaune aux volets bleus, décor de notre retraite dans le Sud. La piscine était recouverte. Les lauriers-roses ne fleurissaient plus. L'automne approchait.

À la mi-octobre, j'étais repartie à Paris, cette fois pour m'occuper des enfants de mon fils David qui devait subir une légère intervention chirurgi-

cale. Je montais garder les uns ou les autres dès qu'on me le demandait. Le calendrier des vacances scolaires était devenu le mien. J'accourais aussi en cas d'imprévu. J'étais Maminou, la grand-mère mobile. Je n'avais pas peur de vieillir, je savais que c'était un privilège. Chez David, je passais beaucoup de temps avec mes petites-filles. Charlize refusait chaque matin obstinément de porter autre chose qu'un survêtement. Clémence, sa sœur jumelle, avait le goût des tenues changeantes et un penchant pour les robes de princesse. Elles avaient neuf ans, l'âge auquel j'ai perdu ma mère.

Ce matin-là, je n'ai pas entendu le téléphone sonner. J'étais assise sur les gradins d'un court de tennis. Charlize courait derrière chaque balle, Clémence et moi la suivions des yeux. Son coup droit s'était amélioré. Un appel en ab-

sence s'est affiché. Un numéro non répertorié dans mes contacts. J'ai rappelé un peu plus tard. « Bonjour, vous avez cherché à me joindre ? » L'homme s'est présenté : « Sous-brigadier Laurent Perret, au commissariat de Carpentras. Nous avons entendu votre mari, il y a quelques semaines, vous savez de quoi il s'agit ? » J'ai dit que oui, mon mari m'avait tout raconté. Ma réponse résonnait en moi comme une victoire, la transparence et la confiance au cœur d'un vieux couple. J'ai ajouté que je vivais depuis cinquante ans avec cet homme et que jamais il ne m'avait fait de coup bas.

– Vous rentrez quand ?

– Le 21 octobre. Je peux venir vous voir dès mon retour.

– Non, non, on a beaucoup de travail. Venez le 2 novembre avec votre mari.

Le 2 novembre était donc arrivé. Dominique n'avait aucune raison de sangloter comme Papa quand Maman est morte. « T'inquiète pas, ça va être une formalité », lui ai-je dit en arrivant devant le commissariat, un petit bâtiment moderne sans prétention, jaune comme notre maison, la couleur des crépis de Provence. Nous sommes entrés, masqués de ces carrés bleu pâle qui avaient fini par recouvrir toutes les bouches de la planète. À peine nous étions-nous signalés à l'accueil qu'un homme aux cheveux ras s'est penché vers nous depuis la balustrade du premier étage.

– Je vais voir monsieur Pelicot en premier, madame après, nous a-t-il lancé.

C'était le sous-brigadier Perret. Dominique est monté sans se retourner dans son blouson mal assorti. Un peu plus

tard, le policier a réapparu et m'a fait signe de le rejoindre. J'ai grimpé l'escalier d'un pas léger en pensant retrouver Dominique. Il n'était pas dans la pièce. Laurent Perret m'a fait asseoir en face de lui, mais à bonne distance de son bureau, de telle sorte que j'ai pu retirer mon masque. L'homme en face de moi était grand, d'un bloc, avec un visage massif et de larges épaules. Il incarnait parfaitement l'autorité et pourtant il y avait dans sa façon d'être avec moi quelque chose de doux et de prudent. Je me suis aussitôt confondue en excuses pour ce qu'avait fait mon mari. Il m'a demandé de décliner mon identité, date et lieu de naissance : 7 décembre 1952 à Villingen, en Allemagne. Nom de jeune fille : Guillou. Noms des parents : Yves Guillou et Jeanne Prot. Il m'a demandé comment nous nous étions rencontrés, avec Dominique, je lui ai répondu que

c'était chez la sœur de ma mère, au mois de juillet 1971, et j'ai ajouté que ç'avait été un vrai coup de foudre. Il a demandé comment je décrirais la personnalité de mon mari.

– Quelqu'un de bienveillant, d'attentionné. Un super mec, c'est pour ça que nous sommes encore ensemble.

Il a demandé si nous recevions des amis. J'ai répondu que nous en recevions régulièrement, et quand il m'a invitée à lui décrire une soirée type, j'ai dit qu'il n'y avait pas de routine, nous n'étions pas des petits vieux. Il m'a demandé à quelle heure je me couchais, si c'était en même temps que mon mari, si je faisais la sieste l'après-midi. J'étais un peu surprise par ses questions.

– Pratiquez-vous l'échangisme ?

Je ne comprenais plus rien. Je me suis entendue lui répondre que non, jamais, quelle horreur, je me suis entendue

bafouiller que l'échangisme n'était pas envisageable pour moi. Que je ne supporterai pas que d'autres me touchent. Qu'il me faut des sentiments. Il m'a demandé si je pensais connaître mon époux au point qu'il ne puisse rien me cacher. J'ai dit oui.

– Je vais vous montrer des photos et des vidéos qui ne vont pas vous plaire.

J'ai senti monter dans sa voix plus que de l'embarras, un curieux mélange de danger et de protection. Il m'a informée que Dominique venait d'être placé en garde à vue pour viols aggravés et administration de substances nuisibles. Je crois que j'ai pleuré. Je me suis approchée de son bureau. J'ai remis mon masque. Il a sorti une photo, me l'a tendue. Une femme en porte-jarretelles est couchée sur le côté. Un homme noir est allongé derrière elle, il la pénètre.

– C'est vous sur cette photo.